L'Anarchiste. Colère d'un exilé, loin du massacre des Khmers rouges

Lisa Serrero

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2841>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.2841

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 130-132

ISBN : 978-2-919040-27-8

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Lisa Serrero, « *L'Anarchiste. Colère d'un exilé, loin du massacre des Khmers rouges* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1306 | 2014, mis en ligne le 31 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2841> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.2841>

MÉMOIRES

L'ANARCHISTE

COLÈRE D'UN EXILÉ, LOIN DU MASSACRE DES KHMERS ROUGES

LISA SERERO, *journaliste*

Jean-Baptiste Phou a mis en scène *L'Anarchiste*, adaptation théâtrale du dernier livre de l'écrivain cambodgien Soth Polin, dans laquelle il joue. Dans cet ouvrage paru en 1979, l'auteur raconte sa culpabilité face à l'arrivée au pouvoir des Khmers rouges en apprenant la mort de ses proches restés au Cambodge.

Paris, 1979. Virak, Cambodgien en exil devenu chauffeur de taxi, sort indemne d'un accident de voiture. Pendant que sa passagère, une touriste anglaise, se meurt, l'antihéros lui confie ses tourments, il raconte et revit sa descente aux enfers intimement liée à l'histoire de sa première patrie. Journaliste politique, il est persuadé d'avoir favorisé la prise de pouvoir des Khmers rouges, dont le monde découvre l'holocauste. Adapté du roman partiellement autobiographique de Soth Polin, ce spectacle pluridisciplinaire prend la forme d'un monologue exalté, auquel s'entremêlent danse, musiques originales, vidéo d'animation et images d'archives. Si les flashbacks de Virak débutent en 1975, ils paraissent pourtant très proches grâce au dynamisme et à la fraîcheur du jeu de Jean-Baptiste Phou. Durant plus d'une heure, il tient en haleine son public à force de rage, de cynisme. Et surtout, à l'aide d'un sérieux grain de folie. Face à sa cliente mourante, Virak déroule le fil de sa vie comme s'il faisait face au Jugement dernier. L'exilé cambodgien oscille toutefois entre culpabilité et orgueil mêlé à un besoin d'autojustification. Sans oublier de tourner en dérision le regard complaisant des étrangers vis-à-vis des atrocités infligées par les Khmers rouges. On retrouve également Virak naviguant entre exaltation et envie

d'en finir avec la vie. Car si son corps se trouve bel et bien dans un taxi parisien, son cœur et son esprit sont ailleurs, à Phnom Penh. En apprenant la disparition de ses proches, Virak donne l'impression d'être parti avec eux. Mais ce sont les fantômes de ses amis et de sa famille qui viennent le hanter jusqu'à le pousser à une punition, non pas ultime par lâcheté, mais autodestructrice : l'émasculat.

Soth Polin et Jean-Baptiste Phou, d'une génération à l'autre

Soth Polin est l'un des trois ou quatre écrivains cambodgiens rescapés de la révolution des Khmers rouges, sur environ deux cents. Il naît en 1943 dans la bourgeoisie de province francophone et cultivée. Il a dix ans quand le Cambodge accède à l'indépendance. Au collège, son professeur de français est un certain Saloth Sâr, que le monde connaîtra sous le pseudonyme de Pol Pot. Soth Polin devient professeur de philosophie. Auteur prolifique de romans et de contes philosophiques, il est génial pour les uns, provocateur et pervers pour les autres. Le romancier devient journaliste politique et dirige le quotidien *Nokor Thom*. En juin 1974, Soth Polin s'exile en France, où il devient chauffeur de taxi. Il traduit en français sa nouvelle *Sans pitié, les fesses en arrière*. Son roman intitulé *L'Anarchiste* est publié à La Table Ronde en 1980. Il est réédité en 2011 dans la collection "Petite vermillon". Soth Polin vit aujourd'hui en Californie.

malgré les traumas du génocide et comment réconcilier le Cambodge et sa diaspora. Toutefois, à cette période, peu d'œuvres évoquaient les Cambodgiens installés à l'étranger ni même les enfants issus, comme lui, de l'immigration cambodgienne. Afin de pouvoir enfin trouver des histoires qui parlent de lui, Jean-Baptiste se décide à prendre la plume. *Cambodge, me voici*, première pièce dont il est auteur et metteur en scène, est créée à Paris en 2011, puis il tourne l'année suivante, notamment à Paris, Lyon, Fontainebleau et Bussy-Saint-Georges. La même année, l'Institut français du Cambodge l'invite, lui et sa compagnie, en résidence pour recréer la pièce en version khmère lors du festival international de théâtre Lakhaon.

Le contre-cliché asiatique

Diplômé de l'université Paris-Dauphine et de l'ESCP-EAP, Jean-Baptiste Phou abandonne sa carrière dans une banque d'investissement pour se lancer dans le spectacle. Il commence en 2008 à Phnom Penh dans le rock-opéra *Where Elephants Weep*. Il enregistre à Los Angeles des extraits de la comédie musicale *Winds of Angkor*, jouée ensuite au Cambodge. En France, il tourne, entre autres, dans *Le Soldat blanc* de Erick Zonca et *Faire l'amour* de Djinn Carrénard. Il enregistre également la voix-off de la version anglaise de *L'Image manquante* (prix Un certain regard à Cannes) de Rithy Panh, et joue dans *The King and I* au Théâtre du Châtelet. En tant que scénariste, il crée la série *Ethnik Stars*. Quelques années auparavant, Jean-Baptiste Phou ne connaissait encore rien du Cambodge et en avait même fait un rejet en raison du silence de sa famille. C'est lors du revirement de sa carrière qu'il commence à s'intéresser à l'histoire de son pays. À partir de ce moment-là, il n'a de cesse de se demander comment se construire

Celui qui ne se reconnaissait pas dans *"l'image que l'on donnait des communautés asiatiques en France"* a été fasciné par la lecture de *L'Anarchiste* de Soth Polin. *"Tout ce que j'avais lu jusqu'à présent sur le Cambodge était soit un témoignage, soit une création réalisée par un non-Cambodgien, raconte Jean-Baptiste Phou. D'autres se réappropriaient notre histoire pour en faire quelque chose de misérabiliste. Avec Soth Polin, on quitte enfin le cliché de l'Asiatique calme, docile et souriant. Dans son bouquin, j'ai retrouvé la violence qui existe chez nous mais dont on ne parle pas et qu'on ne montre pas en public. Pour la première fois, je voyais un Cambodgien en parler de façon crue, provocante, dérangeante et malsaine ! À mes yeux, il s'agit véritablement d'un travail abouti du point de vue littéraire."* Marqué par le personnage de Virak et par sa psychologie, Jean-Baptiste Phou s'est surtout attaché à le rendre humain, à mettre en lumière sa *"lucidité et sa déchéance"*. Selon le metteur en scène et comédien, Soth Polin venait probablement d'apprendre par le biais d'une lettre le décès de ses

D.R.

MÉMOIRES

proches quelques jours avant d'écrire dans *L'Anarchiste* : "C'est comme s'il avait reçu un coup de massue et qu'il vomissait ce texte. Là arrive son sentiment d'influence réelle ou supposée qu'il a eue en tant que journaliste au Cambodge." De l'empathie, voilà ce que Jean-Baptiste Phou souhaite susciter chez le public. "Il n'y a ni victime ni bourreau, juste une question de circonstances. Et on peut tomber d'un côté comme de l'autre. Soth Polin explore la nature humaine dans ce qu'elle a de plus pervers et violent. Au fil des pages, on en vient à douter de l'homme et à se laisser entraîner dans l'idée que le mal réside peut-être en nous." D'ailleurs, Jean-Baptiste Phou jette volontiers des ponts entre lui et l'auteur à l'égard de cette violence intérieure, de cette colère sourde. "Quand je pense à notre histoire, j'ai envie d'exploser, de tirer un grand trait sur l'humanité et de tout recommencer. Même si je fais partie de la génération qui n'a pas vécu toutes ces horreurs, j'en suis quand même tributaire."

La souffrance des intellectuels cambodgiens en France

Ce profond malaise éprouvé par le personnage de Virak, le chercheur Richard Rechtman l'a constaté chez les exilés cambodgiens débarqués en France avant l'arrivée des Khmers rouges au pouvoir. "Un grand nombre d'intellectuels étaient déjà présents en France pour étudier avant la prise de Phnom Penh, explique-t-il. Ce fut une période extrêmement difficile à plusieurs titres : ces Cambodgiens étaient coupés de leur pays, laissés dans l'ignorance totale de ce qui se passait pour leurs proches. Puis, en 1979, ils se sentent dans l'incapacité de rentrer chez eux au moment où le monde découvre le nombre de morts au Cambodge. Par ailleurs, ils se trouvent dans un pays qui ne croit pas aux informations reçues. N'oublions pas qu'entre 1975 et 1979, la France et sa presse considèrent que ce qui se déroule là-bas est une réussite révolution-

naire par excellence. Les exactions étaient considérées comme une propagande pro-américaine. Les intellectuels cambodgiens se retrouvent alors pris entre deux feux : l'incertitude vis-à-vis de leur famille accompagnée d'un sentiment de trahison et de l'incompréhension de la communauté française qui se passionne pour ce qui se passe au Cambodge. D'autant que les Khmers rouges avaient lancé un appel aux intellectuels pour qu'ils reviennent au Cambodge mais on a, par la suite, appris qu'ils avaient été décimés." Malheureusement, au moment de la fin du régime des Khmers rouges, les Cambodgiens exilés en France ne peuvent retourner dans leur pays en raison de leur statut de réfugié politique. Certains restent alors de nombreuses années sans nouvelles de leurs proches. D'autres transforment ce malaise en militantisme puissant contre l'occupation vietnamienne. "Pendant longtemps, il ne s'agissait plus de parler des Khmers rouges, mais juste de l'emprise des Vietnamiens sur le Cambodge. Il s'agissait pour ces intellectuels de renverser l'ennemi en positionnant l'ennemi ancestral comme responsable de tout." C'est seulement à partir de 1991 et des accords de Paris que le retour devient possible pour eux. Mais, pour cela, il leur faut demander la nationalité française au risque de perdre leur statut de réfugié. "C'est un paradoxe qui n'est pas simple à vivre pour les intellectuels cambodgiens qui s'étaient retrouvés dans une situation de dépendance vis-à-vis des élites intellectuelles françaises. Ces dernières n'ont jamais réellement souhaité ouvrir leurs portes aux élites cambodgiennes, en raison du passé colonial. Il n'est donc pas étonnant que certains d'entre eux se soient retrouvés dans une grande précarité et que certains auteurs, comme Soth Polin, soient devenus chauffeurs de taxi."

Au-delà d'un texte de qualité, *L'Anarchiste* constitue une véritable photographie de la psychologie tourmentée des exilés ayant échappé de peu à la mort. ■